

Soirée de performances

Agnès Tremblay

Numéro 70, été 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46291ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, A. (1998). Soirée de performances. *Inter*, (70), 55–55.

Soirée de performances

Agnes TREMBLAY

La salle est vaste. Plus de 250 personnes sont présentes.

ROUGE —

S. CHANDRASEKARAN

a d'abord nettoyé de fond en comble une toilette pour hommes située à côté de la grande salle, où il a disposé du papier rouge sur le carrelage du sol, placé une magnifique plante verte sur un siège de toilette, enveloppé les deux urinoirs de papier d'aluminium où fument maintenant des bâtonnets d'encens et convertit les deux lavabos en cuves où nagent des poissons rouges. Dès qu'ils gagnent le couloir, les visiteurs sont saisis par le son d'une musique orientale et par l'odeur de l'encens. Fascinés, ils osent à peine pénétrer dans la pénombre rouge où la transformation de l'habitable et les effluves sont bientôt submergées par l'étrangeté la plus totale puisqu'au sol gît un espèce de sac blanc, supposant à peine une forme humaine, d'où ne n'est perçu aucun son ni aucun mouvement. On devine, on pressent l'aura de concentration du performeur, et c'est presque sur la pointe des pieds qu'on quitte cet étrange endroit...

BLANC —

au Nord — MA Liu Ming

s'avance, nu, habillé seulement de ses longs cheveux, de son visage blanchi et de ses lèvres rouges. Il s'assoit sur un banc recouvert de blanc dans un dispositif scénique blanc. Un appareil photo est installé en face de lui, et une pancarte sur le sol invite les spectateurs à venir se faire photographier avec lui. S. CHANDRASEKARAN, dans son enveloppe blanche, vient le rejoindre, s'assoit puis repart. Pour lui, la performance vient de se terminer. Un long silence, personne ne bouge, la solitude pour l'artiste devant tous les voyeurs que nous sommes. Quelqu'une s'avance et s'assoit. Tous ont compris. Et le rythme des déambulants se poursuit. *Clic-photo-Clic-photo* dans le silence, le rire plus ou moins gauche des spectateurs et la solitude de l'artiste. Le tout se meut en spectacle actif de par les interventions diverses des membres de l'assistance. C'est fini.

BLEU —

à l'Est — Sang Jin LEE

en complet veston-cravate s'avance en traînant une valise sur roulettes. Par des cris, il amorce sa performance. Son espace de jeu rejoint celui de Denis SIMARD, accroché dans son dispositif depuis le début de la soirée, ce qui lui permet une intervention avec lui, par des cris. Commencent alors différentes actions, manipulations d'objets, toujours entrecoupées de sons et de cris. Après chaque action, il enlève un de ses vêtements qu'il accroche à des clous qu'il a plantés au mur. Vêtements et objets (caméra vidéo, micro, valise) sont tous accrochés, purifiés préalablement par un simulacre de lavage. Actions de la vie quotidienne... Le performeur accroche

également quelques spectateurs qui se prêtent de bonne grâce au jeu. Des enfants sont maintenus par des épingles à linge sur une basse corde à linge. Déshabillé, une simple couche cachant sa nudité, l'artiste trace au mur un cercle de la largeur de ses bras avec une peinture blanche à droite et bleue à gauche. Cris. Une fois le cercle complété, et même rempli, il s'accroche à deux clous, les bras en croix, à la manière du Christ. Cris. L'action se termine ainsi.

JAUNE —

au centre —

Richard MARTEL

Un piano à queue est disposé d'un côté d'un couloir où, à l'autre bout, est installée une guitare électrique. Richard MARTEL enfle une veste, tel un virtuose, puis enroule à sa cheville une corde maintenant une langue de bœuf qu'il traînera tout le long de la performance. Des gants jaunes en caoutchouc sont disposés sur le clavier. C'est alors que débute un parcours où l'artiste, entre un son de guitare et un son de piano, clouera sur des blocs de bois lancés au hasard de longs clous pour maintenir une côtelette de porc et y suspendre un gant, main de caoutchouc désarticulée formant par le nombre un paysage étrange et anachronique. Tout le dispositif une fois installé, l'homme devient animal, d'abord en arpentant lentement à quatre pattes tout le parcours par deux fois, puis une troisième fois, alors que les sons de guitare et de piano retentissent plus rapidement, plus abondamment, de façon plus constante, en traînant cette fois-ci entre ses dents la langue de bœuf, pour ensuite finir, assis au piano, par une maestria où la langue de bœuf forme les sons en étant jetée avec force sur les notes.

ACTION —

au Sud-Est —

Denis SIMARD

Denis SIMARD est maintenu dans un dispositif où un drap blanc cache en partie le montage et dévoile en partie aussi le torse et la tête de l'artiste affublée d'un masque noir d'où surgit une longue et immense trompe. L'acte performatif a d'abord été de maintenir la suspension et le masque pendant toute la soirée. Pour conclure, un projecteur vidéo lance des images numérisées du performeur, devenu virtuel, ombre, trace et sons, machine, reçues sur son propre corps de chair et de drap. L'action est brève et intense. La soirée est terminée. Les spectateurs sont ambivalents par rapport à ce qu'ils viennent de voir et de vivre. On nous apprend que la police est venue... sur un appel d'un commerçant... Le tout se déroulait dans un local inoccupé d'un centre commercial.

Toujours intéressés à lier tout acte d'art à son contexte, nous avons envoyé aux performeurs les informations pertinentes sur le congrès *Nikan* et sur l'événement *Au Nom de la Terre* afin que leurs prestations se déroulent dans la pensée du développement durable. La confrontation des différentes approches sur



le thème fut très enrichissante. Plusieurs aspects furent approchés en tenant compte autant des facteurs humains, spirituels, écologiques et culturels.

S. CHANDRASEKARAN, avec *A Pregnant Tree*, abordait l'humain de l'âge post-technologique sur trois niveaux : corporel, psychique et spirituel dans une approche hindouiste de l'univers. Le choc culturel fut total de la part des nombreux spectateurs qui avaient pu prendre connaissance de l'homme-cocon dans son environnement typiquement oriental.

L'action de Sang Jin LEE dans *The Earth is only one* rejoignait plus l'universel dans une optique de purification, tant par les objets présentés que par leurs manipulations, quoique la très grande charge symbolique du simulacre du Christ en croix pouvait déstabiliser des sensibilités occidentales.

Est-ce la nudité de MA Liu Ming, sa beauté, son androgynie ou son immobilité qui interpellait le plus les spectateurs ? *Fen-Ma Liuming*, l'Autre, l'origine absolue, dépouillement et simplicité, empreint de sa culture et, tel un miroir, nous renvoyant à nos propres origines.

Si l'approche orientale permet des questionnements trans-culturels, la déstabilisation engendrée par les artistes occidentaux interroge plus insidieusement nos valeurs et croyances.

Ainsi en va du magnifique piano à queue trônant tout au centre de l'espace qui devient par l'action de Richard MARTEL dans *Études ethnologiques avec grand piano*, objet à son unique et, de ce fait, totalement détourné de son sens et banalement porteur de gants de caoutchouc, eux-mêmes transformés en mains surréalistes. Tout l'impact homme-animal, emmené par les morceaux de viande, déroule la chaîne alimentaire du simple besoin de survie au summum de l'esprit propre à l'homme civilisé, en passant par le romantisme que les sons d'une guitare, également présente, suscitent dans l'inconscient collectif occidental.

Ainsi de Denis SIMARD, l'homme technologique, hybride de chair et de caoutchouc, dont l'aura dansante projetée sur fond de sons numériques, questionne nos devenir lorsqu'il n'y aura plus d'humain que nos esprits.